

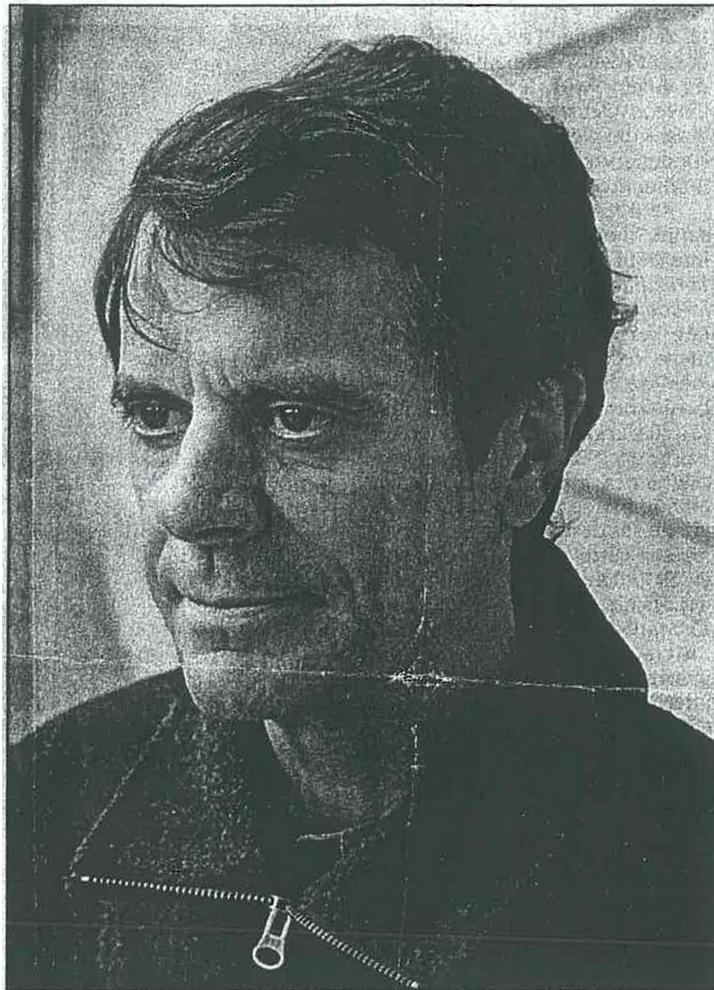
Complicités stellaires

Dans une langue somptueuse, sous les auspices de Nabokov et de Nietzsche, Matthieu de Boissésou conte les amours de deux campagnards absorbés par Mai 68

LE GRAND CHARIOT
de Matthieu de Boissésou.
Gallimard, 344 p., 18,50 €.

Il faut être converti à la puissance poétique de la prose pour plonger dans ce roman touffu de sensations et d'escapades, dont le premier tiers tisse l'éloge de la campagne. Thomas, le narrateur, fils de paysans, ne s'échappe du social, « théâtre intime de coulisses et de soupirs », que pour goûter avec sa sœur Louise l'odeur de vasière flottant sur le sable, pour cheminer « le long d'un torrent bordé de cardamines et de saponaires », pour ramasser les brins de laine « laissés par les troupeaux sur la margelle des abreuvoirs ». Un lien quasi incestueux unit ces deux adolescents épris de grand air. Thomas est sous le charme de Louise, vouée à enseigner la philosophie, conquérante à l'allure d'Indienne dégingandée et aux accès de rumination morose. Il est ému par « l'éclairage instable de son visage ». Et dans la lumière d'un dernier été en terres jadis quadrillées par Gaston Phébus, lorsqu'il ne se démène pas sur la plage avec elle, accrochés à un cerf-volant, il s'initie sur ses conseils aux fièvres sexuelles. Prude à douze ans, ayant banni les baisers volés, Louise, à 17 ans, a oublié ses promesses de chasteté pour s'amouracher de l'aîlier gauche de l'équipe junior de rugby locale, et exhorte son frère à être l'amant d'une fille qu'elle aurait choisie pour lui.

Maîtrisant une langue somptueuse, Matthieu de Boissésou déroule sa toile romanesque avec d'ironiques délices, conjuguant un classicisme romantique et une liberté de ton à la Nabokov. Parfois même s'emballe-t-il d'audaces stylistiques : « Que je voudrais être avec Patrick oh mon Dieu quand il me oh mon Dieu quand il pourquoi tu fais ça quoi quoi la grimace c'est des cho-



ses de nature c'est tout c'est comme quand qu'il que quoi bon quoi pour quoi tu ne veux pas alors là je suis surprise je lui dis tu es là et moi aussi pour la mettre bon d'accord tu ne veux pas entendre mais bon admettons d'accord j'obtempère je mets les pouces under my thumb c'est marrant... ». Tandis qu'en pâmoison, Louise (qui idolâtre Mick Jagger et Saint John Perse) fait le pied

de grue devant un certain Patrick Saroyan, poète hermétique hébergé chez des amis voisins, Thomas embrasse et étirent Zoé dans le pigeonnier, ou dans une meule, à l'orée du bois (« nuit méphitique, encre pailletée, soie zinzoline que ses mains déchirèrent »). Ces jours de bonheur, d'exaltation sont dépeints avec un talent, un lyrisme, une malice rares, loin des proses minimales

qui lassent et chagrinent certains. Idylles placées sous le signe de la béatitude nietzschéenne, béatitude « aux pieds légers », et qui incrustent la fascination de l'auteur pour les amitiés stellaires, celles qui vouent deux êtres à une protection réciproque, et dont il avait déjà décliné le culte dans son premier roman (1).

Ces personnages planant dans un climat d'illusion féérique, oscillant entre vitesse et lenteur, passé et avenir, vont devoir quitter l'enfance (et les extases naturalistes) pour affronter la tourmente parisienne, la violence, les voyous, Mai 68. Le temps, écrit Boissésou, « rend possible ce qui ne paraissait pas possible ». Le *Grand Chariot* élève nos bienheureux rêveurs au-dessus des barricades, des recruteurs de la Gauche prolétarienne et des spécialistes de la pharmacopée psychiatrique pour les débarrasser de l'obsession des perspectives et des horizons éternels. Dans cette nouvelle version de *L'Amour fou*, il s'agit d'abord d'être rebelle à toute fixation. Et si, à l'image des mandarins chinois, les poètes monothéistes ne peuvent peindre que « ce qui est sur le point de se flétrir et qui commence à perdre son parfum », ne peuvent évoquer « que des orages qui s'éloignent et s'épuisent, des sentiments déjà jaunis par l'automne », s'ils ne peuvent donner l'éternité qu'à ce qui n'en a plus pour longtemps à vivre, les complices « stellaires » sont capables de redonner des couleurs à l'aurore. « Beaucoup de tendresses irisées, des centaines de jaunes et de bruns et de verts et de rouges ». Trahis par Saroyan et par Zoé, Thomas et Louise mêlent leurs voix, leur mélodie mélancolique (« Tralalilala ») pour apprendre ensemble à oublier, effacer pour renaître, aimer.

Jean-Luc Douin

(1) Une amitié stellaire, Denoël 1989.